

Chiara CACCIOLA

## LA RÉCEPTION DES IDÉES DE COPERNIC DANS LA CONTRE-SEMAINE DE CHRISTOFLE DE GAMON (1609)

Parmi les raisons qui justifient la présence de Christofle de Gamon (1574-1622)<sup>1</sup> dans la galerie des *Novateurs modernes en la philosophie* dressée par Charles Sorel dans sa *Science universelle* (1668), la suivante intéresse tout particulièrement notre propos : « [Gamon] est des premiers qui ayent osé écrire des choses nouvelles en nostre Langue [...] il fait l'Eloge de Copernicus qui attribüé du mouvement à la Terre »<sup>2</sup>. L'éloge de Copernic cité par Sorel se trouve dans *La Semaine* (1609)<sup>3</sup>, poème hexaméral qui s'oppose à la vision du monde formulée par Du Bartas dans sa *Sepmaine* (1578)<sup>4</sup>. Orientée par des enjeux didactiques et religieux, la poésie de Gamon se fait souvent le témoin des changements épistémologiques et scientifiques en train de se produire au tournant des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Le passage de la théorie héliocentrique à la théorie géocentrique, avec son cortège de controverses, est précisément l'un de ces changements dont la poésie gamonienne se fait l'écho. Il s'agira ici d'éclairer les points essentiels de ce débat en vers sur fond de son contexte religieux et scientifique.

### MODÈLES DU COSMOS AVANT ET APRÈS LE *DE REVOLUTIONIBUS ORBIUM COELESTIUM* *De Platon à Ptolémée*

Au Moyen Âge et à la Renaissance, et bien au-delà de 1543, la représentation du cosmos est fondée sur les théories d'Aristote et de Ptolémée, qui développent le modèle géocentrique fourni par Platon dans le *Timée* et dans le dernier livre de la *République*. Dans ce système, l'apparence des phénomènes célestes est problématique, le mouvement des astres errants, les planètes, n'étant pas uniforme et échappant à l'idée d'un cosmos parfaitement ordonné. Pour expliquer l'errance des planètes, Platon propose l'existence de deux mouvements : le mouvement du Même, sur le plan de l'Équateur, qui régit la translation des étoiles fixes, et le mouvement de l'Autre, sur le plan de l'Écliptique, qui coïncide avec le mouvement propre des planètes. La trajectoire des planètes résulterait de ces deux mouvements contraires, permettant ainsi d'expliquer leur mouvement erratique et de « sauver les phénomènes », pour reprendre la formule de Simplicius dans son commentaire sur le traité *Du ciel* d'Aristote :

Platon admet en principe que les corps célestes se meuvent d'un mouvement circulaire, uniforme et constamment régulier ; il pose alors aux mathématiciens ce problème : Quels sont

<sup>1</sup> Né à Annonay, dans le Vivarais, en 1574, le poète protestant Christofle de Gamon publia quatre recueils : *Le Verger poétique* (1598), *Les Pescheries* (1599), *Le Jardin de poésie* (1600) et la *Semaine ou Creation du monde* (1609).

<sup>2</sup> C. Sorel, *La Science universelle : de l'usage des idées, ou de l'origine des sciences et des arts*, Paris, Théodore Girard, 1668, t. 4., p. 412.

<sup>3</sup> L'œuvre est éditée cinq fois : à Lyon chez Claude Morillon, en 1609 (deux éditions) et en 1610, à Genève chez Gédéon Petit en 1609 et à Niort chez Jean Lambert en 1615.

<sup>4</sup> G. Du Bartas, *La Sepmaine ou Creation du monde*, Paris, Michel Gadouilleau et Jean Febvrier, 1578. Nous renverrons, par la suite, à *La Sepmaine*, éd. Y. Bellenger, Paris, Société des textes français modernes, 1993.

les mouvements circulaires, uniformes et parfaitement réguliers qu'il convient de prendre pour hypothèses, afin que l'on puisse sauver les apparences présentées par les planètes ?<sup>5</sup>

D'après Aristote, qui reprend et développe le modèle platonicien du cosmos, l'Univers, fini et limité, est constitué de sphères emboîtées ayant pour centre le globe terrestre. Pour justifier les mouvements des astres errants, le Stagirite postule un complexe système de cinquante-cinq sphères concentriques. Pourtant, Aristote n'ayant pas résolu la question du mouvement rétrograde des planètes, à savoir leur mouvement de recul sur l'orbite, Claude Ptolémée en propose dans l'*Almageste* (II<sup>e</sup> siècle) une explication. Dans le modèle ptoléméen, géocentrique, chaque planète se trouve sur un petit cercle, l'épicycle, fixé à son tour sur un cercle plus grand, le déférent, qui tourne autour de la Terre. Ce système permettait ainsi d'expliquer le mouvement de chaque planète en tant que résultat des mouvements de l'épicycle et du déférent. Pourtant, le système de Ptolémée brisait l'harmonie du cosmos aristotélicien et fut par la suite considéré par les théologiens chrétiens non pas comme un modèle physique, dévoilant les causes véritables des phénomènes, mais comme un modèle mathématique permettant de simplifier les calculs astronomiques et de sauver les phénomènes.

#### *Le « paradoxe » de Copernic*

Avant Copernic (1473-1543), Aristarque (III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) avait déjà placé le Soleil au centre du monde. Contemporain de Copernic, Pontus de Tyard remarque dans son *Premier curieux* (1557) la proximité des deux théories :

Mais Nicolas Copernic d'une dextre et admirable subtilité a renouvelé un Paradoxe presque semblable à celui d'Aristarque Samien, duquel Archimède en son denombrement du sable fait mention, donnant au centre du Monde, le Soleil immuable, et de mesme fermeté le Ciel huitiesme, à l'extreme convexité de la rondeur mondaine, disposant au reste six spheres mobiles<sup>6</sup>.

Ainsi que nous le verrons par la suite, les remarques sur le caractère "paradoxal", à savoir invraisemblable, de la théorie copernicienne reviennent à plusieurs reprises sous la plume des théologiens et des poètes, notamment dans le camp protestant, et contribuent à déterminer sa première réception.

Copernic commence la rédaction de son *De revolutionibus orbium coelestium* au début des années 1530, mais il hésite longtemps à publier ses travaux, et il faut attendre 1542 pour que son disciple, le mathématicien Georg Joachim Rheticus (1514-1574), confie enfin le manuscrit à l'imprimeur de Nuremberg Johann Petreius pour publication<sup>7</sup>. Rheticus, qui a supervisé dans un premier temps l'impression, est pourtant appelé à Leipzig comme professeur de mathématiques, et se voit contraint de confier l'édition au théologien protestant Andreas Osiander (1498-1552). Copernic meurt en 1543 : il n'a lu que les premières pages imprimées de son ouvrage, qui paraît à titre posthume la même année. Dans sa lettre au pape Paul III, Copernic écrit que son entreprise a été motivée par l'incomplétude des calculs des mathématiciens qui l'ont précédé :

<sup>5</sup> Cité dans P. Duhem, Σόζειν τὰ φαινόμενα. *Essai sur la notion de théorie physique de Platon à Galilée*, Paris, Librairie scientifique A. Hermann, 1908, p. 3.

<sup>6</sup> P. de Tyard, « Le Premier Curieux ou Premier Discours de la nature du Monde, et de ses parties », *Œuvres complètes, Tome IV, 1, Le Premier Curieux*, éd. J. Céard, Paris, Classiques Garnier, 2010, p. 158.

<sup>7</sup> N. Copernic, *De revolutionibus orbium coelestium libri VI*, Nuremberg, Johann Petreius, 1543.

Or, comme j'avais longuement médité avec moi-même sur cette démarche de l'enseignement des mathématiciens concernant la composition des mouvements des sphères du monde, je commençai à être ennuyé par le fait que les philosophes, qui avec tant de soin avaient étudié les choses les plus minimes concernant ce monde, ne possédaient aucune explication certaine des mouvements de la machine de l'Univers qui avait été construit pour nous par le meilleur et le plus grand des artistes<sup>8</sup>.

Suit, au chapitre X, l'exposé limpide de la théorie copernicienne :

La première et la plus haute de toutes est la sphère des étoiles fixes qui contient tout et se contient elle-même ; et qui, par cela même, est immobile. C'est assurément le lieu de l'Univers auquel se rapportent le mouvement et la position de tous les autres astres. [...] Et au milieu de tous repose le Soleil. En effet, dans ce temple splendide qui donc poserait ce luminaire en un lieu autre, ou meilleur, que celui d'où il peut éclairer tout à la fois ? Or, en vérité, ce n'est pas improprement que certains l'ont appelé la prunelle du monde, d'autres Esprit [du monde], d'autres enfin son Recteur. Trismégiste l'appelle Dieu visible. *L'Electra* de Sophocle l'omnivoyant. C'est ainsi, en effet, que le Soleil, comme reposant sur le trône royal, gouverne la famille des astres qui l'entoure. Nous trouvons donc dans cet ordre admirable une harmonie du monde, ainsi qu'un rapport certain entre le mouvement et la grandeur des orbes, tel qu'on ne le peut pas retrouver d'une autre manière<sup>9</sup>.

Si Copernic ne présente pas son modèle en tant qu'hypothèse, telle est pourtant l'approche adoptée dans la première édition de l'œuvre. En effet, l'imprimeur fait précéder le traité d'une épître anonyme, rédigée par Osiander, qui porte le titre très parlant d'*Ad lectorem de hypothesis huius operis* :

Je ne doute pas que certains savants – puisque déjà s'est répandu le bruit concernant la nouveauté des hypothèses de cette œuvre, qui pose la terre comme mobile et le soleil, par contre, comme immobile au centre de l'Univers, – ne soient fortement indignés et ne pensent qu'on ne doit pas bouleverser les disciplines libérales, bien établies depuis très longtemps déjà. Si cependant ils voulaient bien examiner cette chose de près, ils trouveraient que l'auteur de cet ouvrage n'a rien entrepris qui mériterait le blâme. En effet, c'est le propre de l'astronome de colliger, par une observation diligente et habile, l'histoire des mouvements célestes. Puis d'en [rechercher] les causes, ou bien – puisque d'aucune manière il ne peut en assigner de vraies – d'imaginer et d'inventer des hypothèses quelconques, à l'aide desquelles ces mouvements (aussi bien dans l'avenir que dans le passé) pourraient être exactement calculés conformément aux principes de la géométrie. Or, ces deux tâches, l'auteur les a remplies de façon excellente. Car, en effet, il n'est pas nécessaire que ces hypothèses soient vraies ni même vraisemblables ; une seule chose suffit : qu'elles offrent des calculs conformes à l'observation. [...]

Il y a dans cette science d'autres choses non moins absurdes qu'il n'est pas nécessaire d'examiner ici. Car il est suffisamment clair que cet art, simplement et totalement, ignore les causes des mouvements irréguliers des phénomènes [célestes]. Et s'il en invente quelques-unes dans l'imagination comme, certes, il en invente un très grand nombre, il ne les invente aucunement afin de persuader quiconque qu'il en est [effectivement] ainsi, mais uniquement afin qu'elles fondent un calcul exact. Or comme, pour [expliquer] un seul et même mouvement, s'offrent parfois différentes hypothèses (ainsi, pour le mouvement du soleil, l'excentricité et l'épicycle), l'astronome en adoptera de préférence celle qui est la plus facile à comprendre. Le philosophe exigera peut-être davantage la vraisemblance ; aucun cependant ne saurait ni atteindre, ni enseigner quoi que ce soit de certain, à moins qu'il ne lui soit révélé par Dieu. Laissons donc ces nouvelles hypothèses se faire connaître parmi les anciennes, nullement plus

<sup>8</sup> N. Copernic, *Des Révolutions des orbes célestes*, éd. et trad. A. Koyré, Paris, Librairie Félix Alcan, 1934, p. 43.

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 115-116.

vraisemblables, d'autant plus qu'elles sont à la fois admirables et faciles et qu'elles mènent avec elles un trésor immense d'observations les plus savantes. Et que personne, en ce qui concerne les hypothèses, n'attende de l'astronomie rien de certain, puisqu'aussi celle-ci ne veut nous donner rien de pareil, afin que – s'il prenait pour vraies des choses fabriquées pour un autre usage – il ne quitte cette étude plus bête qu'il ne l'avait abordée<sup>10</sup>.

Conformément aux idées que nous avons déjà rencontrées, Osiander affirme que l'astronomie et la philosophie sont deux disciplines nettement séparées et inconciliables, la première ayant pour objet les hypothèses et la seconde la vérité, restreignant ainsi de manière considérable le champ d'application des idées de Copernic. Le théologien établit également une comparaison directe entre la théorie de Copernic et de Ptolémée, s'agissant dans les deux cas de calculs ayant pour seule fin de sauver les phénomènes. Dans l'étude de la réception de la théorie copernicienne au XVI<sup>e</sup> siècle, il faut alors garder à l'esprit qu'à cette époque celle-ci est d'abord et avant tout considérée non pas comme un modèle véritable de l'univers, mais comme une hypothèse permettant des calculs astronomiques plus simples et efficaces.

#### LA RÉCEPTION DES THÉORIES DE COPERNIC DANS LE MONDE PROTESTANT

##### *Le jugement de Luther, Melanchthon et Calvin*

Si la *Contre-Semaine* de Gamon s'oppose nettement à la *Semaine* de Du Bartas, les deux œuvres plongent leurs racines dans le même substrat protestant, nous invitant ainsi, pour apporter plus de clarté à notre propos, à nous pencher sur le jugement que les théologiens de cette confession portent à la théorie de Copernic.

Dans ses *Propos de table*, Martin Luther (1483-1546) exprime un jugement très ferme contre la théorie de Copernic, en prenant appui sur l'Écriture. Le propos de table en question, daté du 4 juin 1539, circula en trois versions différentes, comme le remarque Michel-Pierre Lerner dans son article sur la polémique anticopernicienne<sup>11</sup>. Il convient de citer la troisième version, publiée en 1571, qui, comme le souligne Lerner, est une synthèse des deux précédentes :

[I]l était question d'un nouvel astronome, parce qu'il s'efforçait de montrer que c'est la Terre qui est mue, et non pas le ciel, le Soleil et la Lune, exactement comme quelqu'un qui, se déplaçant sur un chariot ou un bateau, penserait qu'il est en repos, et que c'est la Terre et les arbres qui sont en mouvement. Martin Luther répondit : « Voilà bien l'état du monde : si quelqu'un veut être plus habile, rien de ce que les autres tiennent pour important ne doit lui plaire, mais il doit inventer quelque chose de nouveau, exactement comme celui qui veut mettre sens dessus dessous toute l'astronomie. Or moi, je mets ma foi dans l'Écriture sainte, car Josué a ordonné au Soleil de se tenir en place, et non pas à la Terre »<sup>12</sup>.

Il est important de noter que la comparaison du navire est reprise, pour être exploitée *a contrario*, du *De revolutionibus*, où Copernic l'avait mobilisée pour expliquer l'illusion qui fonde la théorie géocentrique :

En effet, lorsqu'un navire flotte sans secousses, les navigateurs voient se mouvoir, à l'image de son mouvement, toutes les choses qui lui sont extérieures et, inversement, ils se croient être en repos, avec tout ce qui est avec eux. Or, en ce qui concerne le mouvement de la terre, il se peut que c'est de façon pareille que l'on croit le monde entier se mouvoir autour [d'elle]<sup>13</sup>.

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. 27-31.

<sup>11</sup> M.-P. Lerner, « Aux origines de la polémique anticopernicienne (II). Martin Luther, Andreas Osiander et Philippe Melanchthon », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 90, 3, 2006, p. 409-452, ici p. 411, note 8.

<sup>12</sup> La traduction est de M.-P. Lerner, *ibidem*. Voir aussi Josué 10:12-13.

<sup>13</sup> N. Copernic, *Des Révolutions des orbés célestes*, p. 92-93.

Si, pour sa part, Luther ne s'engage pas dans la polémique, Philippe Melanchthon (1497-1560) réserve dans ses *Initia doctrinae physicae* (1549)<sup>14</sup> des mots très sévères à l'astronome et à ceux qui approuvent sa théorie :

Mais ici, certains soit par amour de la nouveauté, soit pour faire montre de leur esprit, ont soutenu que la Terre était mue, et ils affirment que ni la huitième sphère, ni le Soleil ne sont mus, alors qu'ils attribuent un mouvement à tous les autres orbés célestes, et qu'ils placent la Terre même au nombre des astres. Ces jeux d'ailleurs n'ont pas été nouvellement inventés. Il existe encore un livre d'Archimède au sujet du dénombrement des grains de sable dans lequel il rapporte qu'Aristarque de Samos a enseigné ce paradoxe : que le Soleil demeure immobile, et que la Terre est entraînée autour du Soleil.

Bien que les spécialistes éminents soulèvent beaucoup de questions pour exercer leur esprit, néanmoins soutenir des opinions ouvertement absurdes, n'est pas convenable et nuit par son exemple. Le propre d'un esprit droit en effet est d'embrasser avec révérence la vérité montrée par Dieu, d'y donner son acquiescement, de rendre grâce à Dieu qui allume quelque lumière et la conserve dans les esprits des hommes, et enfin de considérer comment on peut accéder à Dieu par cette lumière, et comment la vie doit être conduite et assistée par la reconnaissance de la vérité<sup>15</sup>.

La condamnation de Melanchthon est nette : approuver la théorie de Copernic revient à s'opposer à l'ordre naturel fixé par Dieu. Et, si dans d'autres endroits de son ouvrage Melanchthon affiche une grande admiration pour les calculs de Copernic visant à expliquer les mouvements du Soleil et de la Lune<sup>16</sup>, ce n'est qu'en raison, encore une fois, de l'ancien clivage entre la physique et la mathématique, l'une permettant de dire la vérité sur le monde, l'autre de sauver les apparences.

Le jugement que Jean Calvin (1509-1564) porte sur le *De revolutionibus* a fait l'objet, dans les années 1960, d'un débat entre les deux historiens des sciences américains Edward Rosen, pour lequel Calvin n'aurait pas connu Copernic, et Joseph Ratner, d'après qui l'absence de documents à cet égard ne pourrait pas prouver que Calvin ignorait la théorie copernicienne. Le débat a été finalement tranché en 1971 par Richard Stauffer grâce à la découverte d'un passage inédit d'un sermon de Calvin, le huitième, qui porte sur l'*Épître aux Corinthiens* de Saint-Paul. Ci-après, un extrait du texte en question :

[...] ne soyons pas semblables à ces fantastiques qui ont un esprit d'amertume et de contradiction, pour trouver à redire par tout, et pour pervertir l'ordre de nature. Nous en verrons d'aucuns si frenetiques, non seulement en la religion, mais pour monstrier par tout qu'ils ont une nature monstrueuse, qu'ils diront que le soleil ne se bouge, et que c'est la terre qui se remue et qu'elle tourne. Quand nous voyons de tels esprits, il faut bien dire que le diable les ait possédez, et que Dieu nous les propose comme des miroirs, pour nous faire demeurer en sa crainte. [...] Mais voylà comme il y a des forcenez qui voudroyent avoir changé l'ordre de nature, mesmes avoir esblouy les yeux des hommes, et avoir abruti leurs sens<sup>17</sup>.

Nous sommes en présence d'un jugement sans appel : les disciples de Copernic sont des « fantastiques », des « frénétiques », des « forcenés », voire des adeptes du diable souhaitant

<sup>14</sup> Lerner se fonde sur le texte donné par le *Corpus reformatorum*, éd. K. G. Bretschneider, vol. XIII, Halle, C.A. Schwetschke, 1834, col. 216 *sq.*

<sup>15</sup> Traduction de M.-P. Lerner, « Aux origines de la polémique anticopernicienne (II) », p. 438.

<sup>16</sup> Voir *ibidem*, p. 441.

<sup>17</sup> Cité dans R. Stauffer, « Calvin et Copernic », *Revue de l'histoire des religions*, 179, 1, 1971, p. 31-40, ici p. 38. Voir aussi *Joannis Calvinii opera quae supersunt omnia*, éd. E. Cunitz, J.-W. Baum, E. W. E. Reuss, vol. 49, Brunswick, C.A. Schwetschke, 1892, p. 677.

renverser les lois de la nature. Même si les discours des trois théologiens protestants diffèrent quant à leur véhémence, ils semblent tous convenir sur ce point : il faut récuser fermement la théorie de Copernic.

*Copernic dans la Sepmaine de Du Bartas et dans la Contre-Semaine de Gamon*

C'est au « Quatrième jour » de sa *Sepmaine* que Du Bartas écrit son réquisitoire contre la théorie copernicienne, dont nous pouvons apprécier la proximité avec les textes des réformateurs :

Il se trouve entre nous des esprits frenetiques,  
Qui se perdent tousjours par des sentiers obliques  
Et, de monstres forgeurs, ne peuvent point ramer  
Sur les paisibles flots d'une commune mer.  
Tels sont comme je croy ces escrivains, qui pensent  
Que ce ne sont les cieux, ou les astres qui dansent,  
A l'entour de la terre, ains que la terre fait  
Chasque jour naturel un tour vray'ment parfait :  
Que nous semblons ceux-là qui pour courir fortune  
Tentent le dos flottant de l'azuré Neptune,  
Et nouveaux, cuident voir, quand ils quittent le port,  
La nef demeurer ferme, et reculer le bord<sup>18</sup>.

Du Bartas attaque « ces escrivains » qui pensent que la théorie géocentrique résulte d'une illusion comparable à celle de l'observateur à bord d'un navire qui semble avoir l'impression que ce qui s'éloigne est le rivage de la mer, reprenant à son compte les mots de Luther. Il est alors futile de s'attarder davantage sur cette théorie :

Armé de ces raisons je combatrois en vain  
Les subtiles raisons de ce docte Germain,  
Qui pour mieux de ces feux sauver les apparences  
Assigne, industrieux, à la terre trois dances :  
Au centre de ce Tout le cler Soleil regeant,  
Et Phœbé, l'Eau, la Terre en mesme rond logeant<sup>19</sup>.

Par ailleurs, il est intéressant de remarquer que, dans son *Indice*, Simon Goulart se sert de la préface d'Osiander pour expédier une affaire qui semble l'incommoder :

Le Poëte s'est contenté de toucher ce paradoxe en un mot, sans le vouloir trop exactement refuter, pource qu'il se combat de soy-mesme, joint que la preface mise au commencement de l'œuvre, monstre assez que Copernic a mis cela en avant, plus pour inciter les esprits à bien estudier l'Astronomie que pour vouloir resoluëment soustenir telle opinion<sup>20</sup>.

La position de Gamon est en revanche plus complexe. Dès le début du passage qui répond à celui de Du Bartas, son discours est prudent sans être néanmoins hostile :

<sup>18</sup> G. du Bartas, *La Sepmaine*, éd. Y. Bellenger, p. 152.

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 154.

<sup>20</sup> *Ibidem*, note au vers 155 *sq.* Voir, pour le texte originel, *La Sepmaine, ou, Création du monde par G. de Saluste seigneur du Bartas [...] En ceste Quinzième édition ont esté adjoustez l'argument general, et amples sommaires au commencement de chasque livre, annotations en marge, et indices propres pour l'intelligence des mots et matieres de tout l'œuvre par S.G.S., [Genève], Jacques Chouet, 1581, fol. V3v.*

Je ne dy point pourtant que nostre rond sejour  
 En chèque jour parfait parface un mesme tour :  
 Que nous semblions ceux-là qui se fiants aux rames,  
 Commettent aux vents prompts leur navire et leurs ames,  
 Et s'esloignants du port, cuident d'un œil seduit,  
 Que la nef ne se bouge, et la rive s'enfuit.  
 Je ne donnay jamais, aveuglé d'ignorance,  
 Telle prize à l'erreur sus ma ferme croyance :  
 Ny jamais Copernic ne voulut, abuzeur,  
 Abatre son renom pour bastir cet erreur<sup>21</sup>.

Dans ces vers, Gamon affirme clairement que ce n'est pas au monde à tourner autour du Soleil, en reprenant dans une optique critique la comparaison avec la navigation employée par Copernic et déjà citée par Luther et Du Bartas. Mais il y a plus : le poète soutient que Copernic n'a jamais voulu soutenir une telle opinion, alors que le texte originel de l'astronome est assez clair à cet égard. Suivent des vers annoncés par une manchette portant le titre de « Apologie pour Copernicus, excellent Astronome » :

C'est trop estre atizé du feu de jalousie,  
 Bartas, c'est trop fouler sous les pieds de l'Envie  
 L'incomparable honneur de ce docte Germain,  
 D'enseigner que voulant d'un precepte si vain  
 Noz ames alaiter, il mist pour veritable,  
 Le journal mouvement de la Terre habitable.  
 Non non, ce rare ouvrier, pour bastir seurément,  
 Ne met point comme ferme, un si vain fondement,  
 Non comme un cas certain, mais comme un fait capable  
 Pour mieux montrer au doy sa doctrine probable.  
 Or ceux qui plus experts, fouillent d'esprit et d'yeux,  
 Les esmaillez recoins des campagnes des Cieux,  
 Ne tirent pas tousjours de leur doctrine pure  
 Les preuves, les raizons, des effets de Nature,  
 Ny des divers sujets dont leurs doctes escrits  
 Dans le Cirque d'honneur exercent les esprits.  
 Ains de cent fictions, dont il n'est necessaire  
 Qu'on les expoze aux yeux de la Verité claire.  
 Car ce subtil savoir mesme assez peut prouver,  
 Quand ses nombres il peut justement retrouver,  
 Quand des Signes il suit l'insigne experience,  
 Et des Astres glissants desmontre l'aparence<sup>22</sup>.

Tout comme Simon Goulart, Gamon reprend la préface d'Osiander : la théorie héliocentrique est « un fait capable » d'illustrer une « doctrine probable ». À l'instar des autres astronomes « plus experts », Copernic propose une fiction qui ne veut pas exprimer la vérité – ce qui est, nous le rappelons, la prérogative de la physique –, mais seulement des opérations mathématiques pour sauver les apparences. Aussi pour Gamon, donc, la théorie de Copernic est seulement une hypothèse visant à expliquer de manière efficace les mouvements des astres :

<sup>21</sup> C. de Gamon, *La Semaine ou Creation du monde [...] Contre celle du Sieur du Bartas*, Lyon, Claude Morillon, 1609 (1<sup>ère</sup> éd.), p. 107, v. 93-102.

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 107-108, v. 103-124.

Que si telle hypothese en si graves escrits,  
 Semble par trop estrange aux estranges esprits,  
 Nostre œil n'en voit-il pas, mais de plus incroyables,  
 Dans les doctes feüillets des Atlas veritables,  
 Qui portants leurs regards dans les chambres des airs,  
 Le Ciel dessus leur dos, leur nom par l'Univers,  
 Soyent modernes, soyent vieux, nous descouvrent fidelles  
 Les vertus et les noms des celestes prunelles ?  
 Puis, comme encore escrit ce studieux Germain  
 À Paul, qui tiers du nom, tint le siege Romain,  
 Si ceux qui dévançants de maints ages son age,  
 Au celeste savoir ont bien feint davantage,  
 Sans souïller leur renom : Pourra-t-il pas sans peur  
 Que l'envieuze dent deschire son honneur,  
 Forger sus son papier des feintes controuvées,  
 Puisque ses feintes sont mieux sans feinte aprouvées  
 Que de ses devanciers et respondent bien mieux  
 Aux offices divers des chandelles des Cieux ?<sup>23</sup>

Dans le passage précédent, après avoir soutenu que l'astrologie propose des idées bien plus absurdes que celles de l'astronomie copernicienne, Gamon cite la lettre de Copernic à Paul III, où l'astronome présente la théorie héliocentrique comme un modèle plus solide que celui des astronomes antiques. Copernic, écrit donc Gamon, a vaincu sa bataille et mérite le laurier :

Certes, entre ceux-là qui remparants leur vie  
 Des armes du savoir, triomfent de l'Envie,  
 Il orne ses lauriers de ce los souverain,  
 D'avoir mieuz fait toucher par le faux le certain,  
 Que Ptolemée enflé d'un savoir si extremes,  
 Ny les Alfonces n'ont le vray par le vray mesme ;  
 Ainsi donque plaidant de son dire l'excès,  
 Devant un juste juge, il gagne son procès.  
 Ainsi de Copernic la feinte non croyable  
 Est de son bel esprit un effet veritable :  
 Sans que des animaux le fertile sejour  
 Dedans un jour entier face un entier contour<sup>24</sup>.

L'apologie de Copernic se clôt de la manière dont elle s'était ouverte, c'est-à-dire en affirmant que la Terre ne tourne pas autour du Soleil. Et pourtant, deux vers doivent retenir notre attention : « Il orne ses lauriers de ce los souverain, / D'avoir mieuz fait toucher par le faux le certain ». Gamon affirme de manière assez nette que la théorie héliocentrique se rapproche davantage du "certain" – la vérité physique, voire philosophique ? – que la théorie géocentrique de Ptolémée et, par un raisonnement avisé et subtil, parvient ainsi à sortir des limites tracées par la préface d'Osiander.

<sup>23</sup> C. de Gamon, *La Semaine*, p. 108-109, v. 125-142.

<sup>24</sup> *Ibidem*, p. 109, v. 143-154.



*Le modèle de l'univers chez Gamon*

Raymond Esclapez<sup>25</sup>, Claude-Gilbert Dubois<sup>26</sup> et James Dauphiné<sup>27</sup> ont remarqué que l'apologie de Copernic de Gamon ne le conduit pourtant pas à adopter le modèle héliocentrique. Qui plus est, James Dauphiné a qualifié de conventionnel le modèle de l'univers que chante Gamon. Qu'il nous soit permis de vérifier, par la suite, l'exactitude de cette affirmation. Le monde de Gamon est organisé de la manière suivante : au centre se trouve la Terre, entourée par la sphère des étoiles fixes, qui est pour Gamon immobile. Gamon s'oppose ici encore à Du Bartas, qui soutient au contraire le mouvement de la sphère des fixes. En outre, le poète écrit que les étoiles ne sont pas clouées à cette sphère, mais se meuvent librement : « Mais toy texte sacré, mais toy Divine page [...] / Nous aprends que ce sont les ardantes lumieres / Qui par ces chams dorez vont courants leurs carrieres »<sup>28</sup>. En dernier lieu, Gamon rejette également l'idée des sphères emboîtées :

Ainsi, vrayment ainsi, l'azur d'Astres doré,  
Par l'erreur ne doit estre en maints corps separé.  
Ains nous faut rapporter, esclairez de prudence,  
Des clair-brillants flambeaux la diverse cadence,  
Non à divers lambris, mais à l'instinc divers  
De ces balons ardants qui raudent l'Univers,  
Cet instinc à l'arest du Monarque supreme,  
Et ce supreme arest à sa sagesse extreme.  
Donques non comme un clou mais comme en liberté,  
Saturne à l'age d'or, à la chiche clairté,  
À l'œil morne, au front chauve, au corps froid, au long âge,  
En six lustres parfait son celeste voyage.  
Aussi libre que luy son fils alme et benin,  
Fait en deux fois six ans son oblique chemin<sup>29</sup>.

D'où provient l'idée qu'il n'existe pas de sphères, ni de planètes fixées à celles-ci, et qu'au contraire les astres errants sont libres ? Pour appuyer son modèle du cosmos, Gamon renvoie à l'Écriture : « L'Hebreu qui du grand Dieu les faits nous reprene, / Une simple Estendue en sa page nous chante »<sup>30</sup>. Cette question, pourtant, n'est pas seulement théologique, mais

<sup>25</sup> R. Esclapez, « Le problème cosmogonique dans les *Semaines* de G. du Bartas et de C. de Gamon : variations de l'appareil scientifique », dans *L'Invention au XVII<sup>e</sup> siècle*, éd. C.-G. Dubois, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1987, p. 197-133.

<sup>26</sup> C.-G. Dubois, « Une réécriture de la *Semaine* de Du Bartas au temps d'Henri IV. La *Semaine ou création du monde* de Christophe de Gamon (1609) », *Du Bartas, Cahiers Jacques de LaPrade*, t. 1, 1994, p. 45-66, ici p. 55 : « La position de Gamon est un adroit assemblage d'audace intellectuelle et de prudence idéologique. Il distingue le théorique et le réel. En récusant l'amalgame, il peut maintenir à l'organisation du cosmos son image traditionnelle. Mais il revendique pour la science le droit à la théorie et pour l'hypothèse le droit à l'existence et la dignité d'un acte de raison, à condition de la maintenir dans le champ des possibles. En faisant du paradoxe de Copernic non plus un exercice ludique, mais une expérimentation dans le champ des idées, validée non par le réel, mais par le plausible, il l'élève au rang de ce qu'on pourrait appeler 'l'essai' scientifique ».

<sup>27</sup> J. Dauphiné, *Guillaume de Saluste du Bartas, poète scientifique*, Paris, Les Belles Lettres, 1983, p. 106-107 : « On pourrait s'attendre à ce que de Gamon se soit affranchi totalement de la vision cosmologique de ses contemporains. Il n'en est rien. S'il a défendu les théories coperniciennes, il n'en a deviné ni les implications, ni les aboutissements. Mieux encore, sa peinture de l'univers est restée conventionnelle. La nouvelle position du Soleil n'a pas débouché sur une poétique inédite. Les lieux communs et les clichés abondent dans le poème de C. de Gamon dont la seule originalité est d'ordre scientifique car il a été l'un des premiers à proclamer que Copernic était un 'astronome' ».

<sup>28</sup> C. de Gamon, *La Semaine*, p. 113, v. 295-300.

<sup>29</sup> *Ibidem*, p. 122, v. 605-618.

<sup>30</sup> *Ibidem*, p. 120, v. 527-528.

aussi astronomique. En effet, si Ptolémée avait déjà formulé l'idée de cercles planétaires plutôt que de sphères, la question est réactivée à la Renaissance, notamment dans des milieux dissidents. En 1591, le philosophe néo-platonicien Francesco Patrizi (1529-1597) avait soutenu dans sa *Nova de universis philosophia*<sup>31</sup> – ouvrage mis à l'Index l'année suivante – qu'il n'existe pas de sphères rigides, mais que les astres se meuvent librement. Des idées se rapprochant, par ailleurs, de celles que Giordano Bruno (1548-1600) avait avancées dans *De l'infinito, universo et mondi* publié en 1584<sup>32</sup>, notamment dans le premier dialogue :

*[...] questi corpi mondani si muovono nella eterea regione non affissi, o inchiodati in corpo alcuno più che questa terra (che è un di quelli, è affissa) : la qual però proviamo che dall'interno animale instinto circuisce il proprio centro, in più maniere, et il sole.*

[...] ces corps du monde se meuvent dans la région de l'éther, et ne sont pas fixés ou cloués sur aucun corps, pas plus que la Terre, qui est l'un de ces corps, n'est fixée ; dont nous prouvons au contraire qu'elle tourne de différentes manières autour de son propre centre et autour du soleil, selon l'instinct animal interne<sup>33</sup>.

Nous remarquons la ressemblance de ce passage de Bruno avec les vers de Gamon, exception faite, bien entendu, de la vision expressément héliocentrique qui est celle du Nolain. Ainsi, dans sa volonté de se conformer à l'Écriture, Gamon semble avoir mis en place une vision du cosmos s'éloignant de la conception aristotélécienne du poème de Du Bartas et se rapprochant singulièrement de positions résolument hétérodoxes. Si nous ne pouvons pas affirmer avec certitude que Gamon adhéra à la vision copernicienne, il nous est tout au moins possible d'affirmer que son modèle de l'univers n'est pas conventionnel, et qu'au contraire il semble être pleinement en phase avec les changements s'opérant dans l'astronomie du XVI<sup>e</sup> siècle.

« Novateur moderne en la philosophie » d'après Sorel, Gamon lui-même semble avoir eu la conscience aiguë de cet aspect de son œuvre, ainsi qu'en témoignent les avis au lecteur de la *Contre-Semaine*. En premier lieu, dans le texte de l'*editio princeps* nous trouvons un plaidoyer pour la nouveauté, qui « fait souvent voir des choses avec desdain, que le Temps fait recevoir avec applaudissement. Et le rozier, qui commençant à pousser, nous recule par l'aspreté de ses branches, nous attire bien puis après, par la douceur de ses fleurs »<sup>34</sup>. Dans l'avis au lecteur de la deuxième édition de 1609, cette réflexion prend la forme d'une saisissante comparaison de la démarche heuristique avec les explorations maritimes :

Les yeux de nostre intellect ne pourront jamais voir à clair la beauté naïve de la vérité, s'ils se laissent esblouir par l'humaine splendeur d'autrui : ny nos pieds atteindre ceux qui courent dans la lice, s'ils s'amuzent à se pozer sur les vestiges des autres, en lieu de tendre courageusement au bout de la course. C'est pourquoy j'ay voulu prendre plustost le droit que le grand chemin, et estant plus obligé de parfourir mon voyage, que de suivre les destours de ceux qui vont devant, me suffist que sans me pouvoir égarer, qu'autant que je veux, je me rende aussi tost qu'eux à l'hostellerie. Si les flotes de nos mariniers eussent tousjours suivi la route des vieux,

<sup>31</sup> F. Patrizi, *Nova de universis philosophia in qua aristotelica methodo, non per motum, sed per lucem et lumina, ad primam causam ascenditur*, Ferrara, Benedetto Mammarello, 1591.

<sup>32</sup> G. Bruno, *De l'infinito universo et mondi. All'illustrissimo signor di Mauvissiero*, [Londres], [John Charlewood], 1584. Pour une édition récente, nous renvoyons à G. Bruno, *De l'infinito, universo et mondi*, éd. Michele Ciliberto, Milan, Mondadori, 2000.

<sup>33</sup> G. Bruno, *De l'infinito, universo et mondi*, éd. M. Ciliberto, p. 41. La traduction est la nôtre.

<sup>34</sup> C. de Gamon, *La Semaine, op. cit.*, fol. \*8v.

les pointes de Calpe et d'Abyla borneroyent encores nos plus longues navigations, et les grandes et riches Provinces de l'Amerique seroyent inconnues à nos vaisseaux<sup>35</sup>.

Nous ne pouvons que relever la proximité des deux textes liminaires de Gamon avec l'*Apologie de Raymond Sebond*, et notamment – ce qui est très remarquable – avec le passage que Michel de Montaigne (1533-1592) consacre aux idées de Copernic. Ainsi lisons-nous dans cet essai :

Le ciel et les estoilles ont branslé trois mille ans, tout le monde l'avoit ainsi cru, jusques à ce que Cleanthes le Samien, ou (selon Theophraste) Nicetas Syracusien s'advisa de maintenir que c'estoit la terre qui se mouvoit, par le cercle oblique du Zodiaque tournant à l'entour de son aixieu. Et de nostre temps Copernicus a si bien fondé cette doctrine, qu'il s'en sert très-reglément à toutes les consequences Astrologiennes. Que prendrons nous de là, sinon qu'il ne nous doit chaloir lequel ce soit des deux ? Et qui sçait qu'une tierce opinion d'icy à mille ans, ne renverse les deux precedentes ? [...]

Ainsi quand il se presente à nous quelque doctrine nouvelle, nous avons grande occasion de nous en deffier, et de considerer qu'avant qu'elle fust produite, sa contraire estoit en vogue : et comme elle a esté renversée par cette-cy, il pourra naistre à l'advenir une tierce invention, qui choquera de mesme la seconde<sup>36</sup>.

Montaigne ne rejette pas la théorie de Copernic, mais il l'intègre à un mouvement global et perpétuel de changement de l'opinion, caractérisé par l'apogée et le déclin successifs de toute théorie. Pour Montaigne, l'apparition de la théorie héliocentrique, en mesure de remplacer la théorie géocentrique, doit être interprétée à la lumière de la philosophie sceptique où le monde est placé sous le signe de la variété et de l'incertitude. Ainsi, comme le remarque Marc Foglia, « la science contemporaine vient fournir à Montaigne une caution majeure à l'exercice spirituel du décentrement »<sup>37</sup>.

À la lumière de l'*Apologie de Raimond Sebond*, il nous est possible d'interpréter les mots des deux avis au lecteur de Gamon comme l'affirmation sceptique de la variabilité des opinions et de la nécessité de se tenir dans un espace intellectuel neutre, dans un juste milieu où toute opinion pourra être considérée à la fois comme le produit de son époque et comme partie intégrante d'un mouvement universel de changement. Nous nous demandons si, au moment de l'écriture, le poète se range parmi ceux qui sont repoussés par l'« aspreté des branches » des nouvelles idées. Dans l'affirmative, les hésitations de Gamon à l'égard de la théorie copernicienne pourraient faire signe non seulement vers sa prudence doctrinale, mais aussi vers sa conscience d'appartenir à un monde dont la structure même est en passe d'être modifiée, malgré et contre toute résistance.

<sup>35</sup> C. de Gamon, *La Semaine*, 1609 (2<sup>nde</sup> édition), fol. \*8r-\*8v.

<sup>36</sup> M. de Montaigne, *Les Essais*, éd. J. Balsamo, M. Magnien et C. Magnien-Simonin, Paris, Gallimard, La Pléiade, 2007, p. 604-605.

<sup>37</sup> M. Foglia, « Montaigne et la révolution copernicienne », *Bibnum* [En ligne], *Sciences humaines et sociales*, mis en ligne le 01 décembre 2012, consulté le 28 septembre 2023. URL : <https://journals.openedition.org/bibnum/870>.

## BIBLIOGRAPHIE

### SOURCES PRIMAIRES

- COPERNIC, N., *De revolutionibus orbium coelestium libri VI*, Nuremberg, Johann Petreius, 1543.
- COPERNIC, N., *Des Révolutions des orbes célestes*, éd. et trad. Alexandre Koyré, Paris, Librairie Félix Alcan, 1934.
- DU BARTAS, G., *La Sepmaine ou Creation du monde*, Paris, Michel Gadouilleau et Jean Febvrier, 1578.
- DU BARTAS, G., *La Sepmaine*, éd. Y. Bellenger, Paris, Société des textes français modernes, 1993.
- GAMON, C. (de), *La Semaine ou Creation du monde, du Sieur Christofle de Gamon. Contre celle du Sieur du Bartas*, Lyon, Claude Morillon, 1609.

### SOURCES SECONDAIRES

- DAUPHINE, J., *Guillaume de Saluste du Bartas, poète scientifique*, Paris, Les Belles Lettres, 1983.
- DUBOIS, C.-G., « Une réécriture de la *Sepmaine* de Du Bartas au temps d'Henri IV. La *Semaine ou création du monde* de Christophe de Gamon (1609) », *Du Bartas, Cahiers Jacques de LaPrade*, t. 1, 1994, p. 45-66.
- ESCLAPEZ, R., « Le problème cosmogonique dans les *Semaines* de G. du Bartas et de C. de Gamon : variations de l'appareil scientifique », *L'Invention au XVI<sup>e</sup> siècle*, éd. C.-G. Dubois, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1987, p. 197-133.
- FOGLIA, M., « Montaigne et la révolution copernicienne », *Bibnum* [En ligne], *Sciences humaines et sociales*, mis en ligne le 01 décembre 2012, consulté le 28 septembre 2023. URL : <https://journals.openedition.org/bibnum/870>.
- LERNER, M.-P., « Aux origines de la polémique anticopernicienne (II). Martin Luther, Andreas Osiander et Philippe Melanchthon », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 90, 3, 2006, p. 409-452.
- STAUFFER, R., « Calvin et Copernic », *Revue de l'histoire des religions*, 179, 1, 1971, p. 31-40.